TAKAM TIKOU
LA REVUE DES LIVRES POUR ENFANTS — INTERNATIONAL

« Nous sommes la résistance clandestine »
Discours d'acceptation du prix Hans Christian Andersen 2026

Le 31 octobre 2026

Par **Michael Rosen**, Auteur et poète

Traduit par Hasmig Chahinian



Ce discours a été prononcé par Michael Rosen à la cérémonie de remise des prix Hans Christian Andersen 2026, le 8 août 2026, au Musée canadien de l'histoire, dans le cadre du 40e congrès international d'IBBY à Ottawa (Canada). Michael Rosen a reçu ce prix dans la catégorie écriture.

Je tiens tout d'abord à remercier le jury qui a décidé de m'attribuer le prix Hans Christian Andersen. Je pense qu'il n'y a pas de plus grand honneur que d'être respecté et récompensé par ses pairs. Je vous en suis sincèrement très reconnaissant.

Je voudrais également remercier l'équipe qui a réalisé une magnifique brochure présentant mon œuvre. Il s'agit de Ferelith Hordon, Pam Dix et Ann Lazim, ainsi que de Kimberley Reynolds qui a apporté son témoignage. J'espère être la personne qu'elles ont décrite dans cette brochure.

Et merci également à l'ensemble du comité d'IBBY pour avoir organisé ce congrès et pour avoir réservé un accueil si chaleureux à ma famille et à moi-même.

Et je dois remercier ma famille : Emma, deux de mes enfants présents ici aujourd'hui et les autres restés au Royaume-Uni, qui m'ont aidé et inspiré depuis toujours.

Ce moment est l'occasion de nous demander ce que nous faisons dans cet univers de la littérature pour la jeunesse et pourquoi nous le faisons.



Un dessin de Fifi Brindacier (Pippi Långstrump) par l'illustratrice Ingrid Vang Nyman.

À certains égards, nous vivons dans un monde étrange. En regardant les nouvelles sur nos écrans, il serait possible de croire que nous n'existons pas. Ou que nous nous sommes éteints. Que nous sommes une espèce disparue qui a quitté cette terre en même temps que tous les auteurs et les créateurs de Pinocchio[1], des *Aventures d'Alice au pays des merveilles* »[2], de Fifi Brindacier[3], des *Mille et une nuits* [4], de Cendrillon[5], d'Anansi l'homme-araignée[6], de Vassilissa la-très-sage[7] et d'*Anne... La maison aux pignons verts*[8].

À bien y réfléchir, ils pourraient peut-être plutôt penser que nous avons été dévorés. Que nous avons été engloutis par les Minions, Woody de *Toy Story* et Joy de *Vice-versa*. Il y aurait eu une sorte d'horrible banquet et ces charmantes créatures issues du monde du cinéma nous auraient mangés.

Et pourtant, aussi incroyable que cela puisse paraître, dans une partie de l'univers où les médias de masse ne sont pas encore parvenus, nous continuons à travailler d'arrache-pied, à griffonner, à dessiner et à peindre. Peut-être sommes-nous des lutins, des gnomes, des génies et des fées, assis dans les arbres, les grottes et les lampes magiques, attendant d'être réveillés par le troisième fils chanceux ou la fille sage... À ce moment-là, nous bondissons et disons : « Ahah ! Tu as tourné la page, tu nous as trouvés. Pars en voyage avec nous. Continue à tourner les pages. Tout va bien, c'est un livre. Il n'a pas besoin de pile. Il n'a pas besoin d'être rechargé. »



Illustration de Walter Crane extraite de *Jack and the Bean-stalk*, George Routledge and Sons, 1875.

D’après mon expérience, ce moment où l’on bondit hors du livre a, en effet, besoin d’un peu de magie. Dans la longue histoire des mythes, légendes, contes populaires, contes de fées, récits merveilleux et autres, on retrouve la figure de l’assistant magique. C’est la personne rencontrée en chemin qui offre à nos héros et héroïnes des choix et des opportunités. Circé indique à Ulysse un moyen de pénétrer dans le royaume des morts. Mais dans une histoire très différente – celle-ci concerne Jack –, voici ce qui se passe : en échange d’une vache (qui, vous vous en souvenez, était le tout dernier bien que Jack et sa mère possédaient), un homme donne à Jack un sac de haricots – et, ô surprise !, les haricots se transforment en une tige magique, qui représente certes un danger, mais qui offre surtout un moyen de sortir de la pauvreté.

Toute ma vie, j’ai eu des assistants magiques : des parents, des grands-parents, des bibliothécaires et des enseignants. Ce sont eux qui ont pris l’un de mes livres, se sont assis ou se sont tenus debout devant un enfant ou un groupe d’enfants et ont commencé à lire. Ou encore, lorsqu’un enfant est entré dans une classe ou une bibliothèque, cet assistant magique a dit : « Tiens, pourquoi ne pas essayer celui-là ? »

Que se passe-t-il quand cela arrive ?



L'imprimé est un support inanimé, sans vie. Ce n'est que de l'encre sur une page ou des bips électroniques sur un écran. Il ne se passe rien jusqu'à ce qu'un esprit s'en empare et lui donne vie. La plupart d'entre nous ont eu beaucoup de mal à y parvenir, au début. Nous avons dû apprendre à le faire. Et même si nous finissons par bien maîtriser l'exercice, c'est toujours formidable d'écouter un texte lu à haute voix et mis en scène. Cela me rappelle que je suis une personne incroyablement chanceuse. Ma mère, mon père et mon frère me faisaient tous la lecture. Alors même que je suis debout ici aujourd'hui, je peux tendre la main, toucher et revivre des moments datant d'il y a soixante-dix, voire soixante-quinze ans, en revoyant et en entendant ma mère me lire – oui, chers Canadiens présents ici aujourd'hui ! – les histoires d'Ernest Thompson Seton sur les animaux des forêts de la Colombie-Britannique ; mon père nous lisant *Les grandes espérances* de Charles Dickens en imitant toutes les voix, comme l'acteur qu'il rêvait de devenir, à mon avis ! Et mon frère me lisant un livre d'humour anglais presque tombé dans l'oubli aujourd'hui : *Down with Skool!*[9] [*À bas l'école !*] (oui, ça s'écrivait vraiment « S, K, O, O, L » !).

Je revois encore, dans mon imagination, la maîtresse qui nous avait lu le classique allemand *Émile et les détectives* d'Erich Kästner ; je l'avais tellement aimé que j'ai voulu le lire à mon tour à mes enfants. (J'espère que cela vous convenait, Elsie et Émile, qui êtes ici ce soir !). Notre institutrice avait peut-être ses raisons de lire une histoire allemande à une classe d'enfants anglais si peu de temps après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Savait-elle, par exemple, que l'auteur était pacifiste ? Peut-être. Peut-être pas. Mais soixante-dix ans plus tard, je le crois et je le ressens. Merci à cette institutrice, Mlle Goodall.

Nous, auteurs et illustrateurs, avons donc besoin de ces aides magiques pour donner vie à nos livres, pour les animer.

Je fais également partie de ces auteurs qui ont du mal à croire que quelqu'un lit leurs livres s'ils ne sont pas là pour les lire aux enfants. C'est un manque d'imagination de ma part. Je passe donc une grande partie de mon temps en déplacements pour interpréter mes poèmes et mes histoires. C'est un véritable spectacle.

J'espère et je crois que, dans ces moments-là, je me retrouve vers l'an 1400. Je revis ce moment où les premiers livres imprimés ont commencé à apparaître – comme les *Fables d'Ésope* de l'Anglais William Caxton ou les *Contes de Canterbury* de Geoffrey Chaucer. Ceux qui savaient lire lisaient à ceux qui ne le pouvaient pas. En effet, si l'on examine l'un des manuscrits des *Contes de Canterbury* de Chaucer, on constate que la ponctuation ne ressemble pas à celle que nous utilisons aujourd'hui. On y trouve des points et des traits, semblables aux barres obliques de nos adresses Internet, qui indiquaient où le lecteur à voix haute devait

marquer une pause. La ponctuation servait de guide à la mise en scène de la lecture. Les lecteurs à voix haute et les artistes faisaient le lien entre la culture orale et la culture écrite.

Oui, je me dis que je suis comme cette personne qui rassemblait un groupe autour d'elle et lui lisait *Le Conte du Pardonneur* de Chaucer, où la Mort emporte les gens, et où, lorsque les trois jeunes hommes demandent où se trouve cette « Mort », l'inconnu sur la route répond qu'elle est sous cet arbre là-bas… mais quand les trois hommes arrivent sur place, ils ne trouvent qu'un coffre rempli d'or. Et pourtant, à la fin de l'histoire, les trois hommes sont… non, je ne vais pas en dire plus. Il faut que vous le lisiez.

Soit dit en passant, bien que l'on qualifie cette histoire d'anglaise, il semble que ses origines se situent dans ce que nous appelons aujourd'hui le Moyen-Orient. Une réflexion pour aujourd'hui peut-être : certaines voix sont lissées, effacées, supprimées.

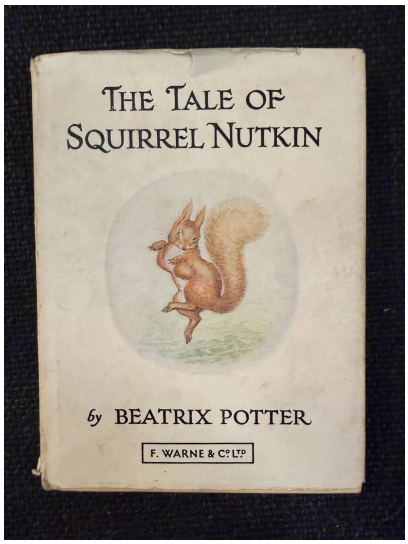
Ces lecteurs à voix haute, ces assistants magiques qui lisent des livres aux enfants (et, je l'espère, moi aussi en tant qu'acteur) constituent un pont indispensable, en donnant vie aux livres et en les maintenant en vie. J'ai évoqué notre travail acharné dans nos cavernes, à l'abri des regards des médias de masse. En réalité, la grande majorité de ces assistants magiques – comme beaucoup d'entre vous ici présents aujourd'hui – sont eux aussi, pour la plupart, invisibles. Sommes-nous ce que les forces de résistance ont parfois choisi comme appellation pour s'autodésigner : la « résistance clandestine » ? Eh bien, c'est ce qui vaut le mieux pour nous. Nous sommes la résistance clandestine. Les voix clandestines.

J'ai commencé par poser quelques questions : que faisons-nous, et pourquoi le faisons-nous ?

Je ne pense pas que nos livres, en tant que tels, se démarquent de *Toy Story*, des *Minions* ou des séries télévisées – *Bluey* et les autres – dans la façon de raconter les histoires. Cependant, je pense qu'en tant que communauté internationale d'écrivains et de conteurs, nous avons plus de voix, un éventail plus large de voix, des voix capables de s'exprimer au niveau local. Mais ce que je veux souligner ici concerne les assistants magiques ou, si je puis me permettre un instant d'être pompeux et universitaire, ce que l'on appelle « la situation de lecture ».

Qu'est-ce que j'entends par « situation de lecture » ?

Comme je l'ai dit, un livre est un petit objet inanimé. Lorsque nous produisons des livres, nous les proposons dans le cadre d'une « situation de lecture » implicite. Une situation qui découle de l'objet même qu'est le livre. Nous savons dans quels types de situations il peut être lu. Nous pouvons proposer un livre à un enfant et à son parent, à plusieurs enfants et à leur enseignant, ou à des enfants et à leur bibliothécaire. Le livre lui-même ne se projette pas au-delà de lui-même.



Cette situation de lecture implicite est intime. Et elle est riche en relations humaines qui se nouent avant même que le livre n'entre en scène : parents et enfant, grands-parents et enfant, enseignant et enfants, bibliothécaire et enfants. Et dans ce contexte de lecture, mais aussi au-delà, ces relations se développent. Aujourd'hui encore, je suis reconnaissant à mes parents et à mon frère de m'avoir lu ces livres, de s'être assis à mes côtés, d'avoir parlé de ces livres et d'avoir revécu ces moments de lecture le lendemain, autour du petit-déjeuner, ou pendant les vacances, en se disant les uns aux autres : « C'est comme quand Old Brown, la chouette, immobilise Nutkin l'écureuil sur la souche d'arbre. » « C'est comme ce moment dans *Les grandes espérances* où Pip est au cimetière et où le forçat lui saute dessus et dit : "Donne-moi du 'wittles', mon garçon !" (« wittles » signifiant « à manger »). Ou encore, assis avec mon meilleur ami d'école, Brian Harrison – que j'appelais « Harrybo » –, dans le compartiment du train en route pour la piscine, disant : « C'est comme quand Emil monte dans le train et que Herr Grundeis, dans le compartiment, vole l'argent de sa poche… »

Dans ces moments de lecture, de nouvelles choses se produisent. Et une fois ces moments passés, nous intégrons ces fragments d'intimité à nos vies.

Il y a quelque chose dans la petite taille des livres, leur portabilité et leur durabilité qui contribue à tout cela. Et – cela peut sembler anodin, mais ce n'est pas le cas – leur lenteur. Les livres ne défilent pas à toute vitesse. Ils sont lents. Nous déambulons au fil des pages, nous scrutons les illustrations, nous tournons les pages dans un sens puis dans l'autre. Et nos assistants magiques les laissent traîner là où nous pouvons les ramasser et les revisiter simplement en les ouvrant. Nous pouvons le faire encore et encore tout au long de notre vie. Ouvrez le livre et vous y trouverez Alice en train de se disputer avec le Chapelier fou, exactement comme elle le faisait dans ma chambre il y a soixante-dix ans. Juste là. Sous la couverture du livre.

Je pense que la plupart d'entre nous, créateurs de livres pour enfants, sommes conscients de tout cela et que nous nous interrogeons sur notre responsabilité. Nous nous demandons : « Que devrions-nous faire ? » Jusqu'à présent, j'ai brossé un portrait de nous, créateurs de livres, comme étrangement coupés du monde réel. Mais nous sommes, tout comme les enfants et les assistants magiques, tous présents dans ce monde.

Nous sommes nombreux à espérer que le monde puisse devenir un endroit plus équitable et plus juste, où il n'y aurait ni persécution ni guerre. Je pense que la plupart d'entre nous se demandent pourquoi et comment nous en sommes arrivés à un moment de notre histoire où nos dirigeants peuvent dépenser des milliards en armes, tout en nous assurant qu'il n'y a pas assez d'argent pour les crèches, les écoles, les universités et les hôpitaux. Nous nous demandons pourquoi l'humanité est plus douée pour tuer que pour sauver des vies. Nous nous demandons

pourquoi l'humanité est plus douée pour faire monter la température de la Terre que pour la faire baisser.

Rien de tout cela n'est la faute des enfants. Ils n'y sont pour rien. Nous ne devons jamais, au grand jamais, nous adresser aux enfants en leur reprochant les injustices, les meurtres ou le réchauffement climatique.

Cependant, je pense que nous leur devons de prendre un peu de temps pour parler de ces choses-là et leur donner quelques explications – si nous estimons en avoir – ou leur poser des questions, car les questions sont un excellent moyen d'aider les enfants à trouver eux-mêmes des explications. Nous pouvons intégrer ces questions et ces explications dans nos livres. Et nous espérons toujours qu'il y aura du temps pour discuter du contenu des livres, plutôt que de voir ce temps constamment accaparé par les contrôles et les examens.

Et pourtant, parallèlement à notre conviction que nous devons proposer à nos lecteurs des questions et des explications, nous savons aussi que notre métier consiste à divertir, fasciner, intriguer, surprendre et ravir. Nous devons être des porteurs de joie. Repensez à ces situations de lecture. Lorsque nous mettons nos livres dans ces situations, nous voulons que ces instants soient pleins de joie, n'est-ce pas ? Même si cette joie est parfois mêlée de larmes lorsque nos héros et héroïnes sont confrontés à une perte ou un danger.

Je ne suis pas de ceux qui prétendent que tous les enfants mènent une vie insouciante. C'est un vieux cliché sentimental qui occulte la souffrance que des centaines de milliers (voire des millions) d'enfants endurent à cause de la perte d'un être cher, de la pauvreté, de la faim, de la maladie et de la guerre.

Lorsque nous prenons nos stylos et nos pinceaux, ou que nous nous asseyons devant notre clavier, nous en sommes conscients. Cela nous préoccupe. Nous avons souvent envie d'y réfléchir, de l'analyser, et nous laissons cela transparaître dans nos récits et nos poèmes, sans pour autant rejeter la faute sur les enfants. Et tout le temps, nous nous disons : « Mais je veux que les enfants soient captivés, intrigués et divertis ! »

À la BBC – où je travaille parfois –, quelqu'un a inventé, il y a de nombreuses années, un mot que certains détestent : « éduvertissement ». Un mot-valise formé à partir de « éducation » et « divertissement », comme vous pouvez l'entendre.

Certaines personnes grimacent en l'entendant. Elles trouvent cela condescendant et autosatisfaisant. Moi, je l'aime bien, je l'avoue. Je pense que, d'une manière ou d'une autre, j'ai fait cela toute ma vie. Et il en va de même pour presque toutes les personnes que je rencontre dans le cadre de mon travail. Tout ce que nous, les auteurs, publions comporte une sorte d'impulsion éducative. Nous proposons des possibilités, des choix et des informations.

Très souvent, nos personnages sont confrontés à des problèmes et se demandent que faire. Il y a des dénouements qui peuvent être justes ou non. Les lecteurs sont, d'une certaine façon,

éduqués par ces scènes que nous leur présentons. Et nous, les auteurs de livres pour enfants, nous mettons tout en œuvre pour rendre tout cela amusant, pour faire en sorte que notre récit – aussi émouvant ou inquiétant soit-il – regorge de surprises et procure un plaisir intense.

Un grand critique, Roland Barthes, parlait de « la jouissance du texte »[10] , qu'il concevait comme allant au-delà de la simple « lecture pour le plaisir ». Cette expression est parfois traduite par « la félicité du texte », en référence à la manière dont la lecture peut être stimulante, bouleversante, capable de faire évoluer les idées et de changer notre vision du monde, et c'est précisément cette expérience qui procure une véritable félicité. J'espère que nos lecteurs éprouvent effectivement de la joie dans ce genre de découvertes, ainsi que dans le fait de trouver eux-mêmes un sens aux livres.

À bien y réfléchir, à chaque fois, pour nos jeunes lecteurs, donner du sens à un texte est un accomplissement en soi, un grand plaisir. Je pense que nous souhaitons tous nourrir ce sentiment.

Au moment où j'écris ce discours, je ne sais pas s'il sera prononcé avant ou après le repas. Si c'est avant, je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Si c'est après, je ne veux pas vous empêcher plus longtemps de discuter. Quoi qu'il en soit, « trop, c'est trop ! » – et, comme il est question de voix ici [11] – , comme dirait mon père dans sa langue maternelle, le yiddish : « *genug iz genug* », ce qui signifie « trop, c'est trop ! ». Merci à vous tous, merveilleux assistants, et merci beaucoup de m'avoir écouté.

Notes et références

1. *Le avventure di Pinocchio. Storia di un burattino* [Les aventures de Pinocchio. Histoire d'un pantin], Carlo Collodi (pseudonyme de Carlo Lorenzini), 1re édition 1881.
2. *Alice's Adventures in Wonderland* [Alice au pays des merveilles], Lewis Carroll, 1re édition 1865.
3. « Pippi Långstrump » ou « Pippi longues chaussettes » en suédois, traduit en français par « Fifi Brindacier », est un personnage de roman créé en 1945 par la romancière Astrid Lindgren.
4. « D'origine indienne, transmis à la Perse, les contes des Mille et Une Nuits sont issus de la tradition orale. Complétés et mis par écrit dans le monde arabe autour du 10e siècle, ils n'ont acquis leur forme actuelle que bien après ». Source : Les essentiels de la BnF.
5. « Cendrillon ou la Petite Pantoufle de verre" est un conte mis par écrit par Charles Perrault à partir des versions orales du conte. 1re édition 1697 dans *Histoires ou Contes du temps passé*.
6. « Anansi est un personnage du folklore d'Afrique de l'Ouest et des Caraïbes. Il apparaît aussi sous les noms d'"Anase", de "Kwaku Ananse", "Kacou Ananzè", ou encore de "Anacy", notamment dans les contes d'Afrique de l'Ouest. Ils proviennent exclusivement d'une tradition orale, dans lesquels Ananse est synonyme d'habileté et de sagesse en paroles, mais aussi un farceur.» (Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/Anansi)

7. Vassilissa, la-très-sage ou Vassilissa la Belle est un personnage d'un conte merveilleux russe, recensé par Alexandre Afanassiev dans ses ???????? ??????? ?????? [Contes populaires russes], 1855.
8. *Anne de Green Gables* [*Anne… la maison aux pignons verts*] est un roman de l'autrice canadienne Lucy Maud Montgomery publié en 1908.
9. *Down with Skool!* (« Skool » au lieu de « School ») [À bas l'école !] est un livre humoristique publié en 1953, écrit par Geoffrey Willans et illustré par Ronald Searle.
10. En français dans le texte.
11. Référence au thème du congrès : en anglais « *Listening to Each Other's Voices* », en français « Ecouter la voix de l'autre ».

Pour aller plus loin

Michael Rosen est né en 1946 à Harrow, dans le Middlesex, au Royaume-Uni. Il a grandi dans une famille juive de gauche où le rire, les expressions en yiddish et les contes ont façonné sa personnalité. Ses parents – des éducateurs pionniers – lui ont transmis une passion durable pour l'alphabétisation des enfants. Après Oxford, il a enseigné avant de publier son premier recueil de poésie, *Mind Your Own Business* [Mêle-toi de tes affaires] (1974). Il a depuis écrit plus de 200 livres – pour enfants et adultes –, souvent en collaboration avec des illustrateurs tels que Quentin Blake, Tony Ross et Helen Oxenbury. En tant que Lauréat des enfants ou « Children's Laureate » (2007-2009), il a promu la poésie dans les salles de classe. Son œuvre prend toute son ampleur lorsqu'elle est mise en scène : ses lectures sur YouTube ont attiré des millions de spectateurs, transformant ses poèmes en expériences partagées et joyeuses. Il écrit dans le langage des enfants, utilisant le rythme, l'humour et la sincérité pour rendre la lecture irrésistible. Il aborde également des vérités difficiles : *Michael Rosen's Sad Book* [Le livre triste de Michael Rosen, publié en français sous le titre *Quand je suis triste*] (2004) fait écho au décès de son fils ; *Sticky McStickstick* [Collant McCannecanne] (2021), illustré par Tony Ross, reflète son rétablissement après une grave maladie. *The Missing* [Les disparus] (2020) et *On the Move* [Prendre la route] (2024) explorent l'histoire familiale, la guerre et la migration – sans jamais fuir la complexité. Au-delà de l'écriture, Michael Rosen est professeur de littérature jeunesse à Goldsmiths, université de Londres ; il anime l'émission « Word of Mouth » [Le bouche-à-oreille] à la BBC et contribue à des publications majeures. En 2025, la Journée Michael Rosen (le 13 novembre) a été célébrée – un témoignage de son influence durable sur la poésie pour enfants.

Le dossier de candidature de Michael Rosen au prix Hans Christian Andersen 2026 est téléchargeable en ligne.

Le site de Michael Rosen est disponible en ligne (consulté le 24 septembre 2026).

Source : le site d'IBBY, consulté le 24 septembre 2026.

Bibliographie sélective :

Michael Rosen's Sad Book [Le livre triste de Michael Rosen], Michael Rosen, ill. Quentin Blake, Londres, Walker Books, 2004. ISBN 978-1-4063-1784-8

Mind your own business [Mêle-toi de tes affaires], Michael Rosen, ill. Quentin Blake, Londres, Collins, 1975. ISBN 0-0067-0959-1

Mustard, Custard, Grumble Belly and Gravy [Moutarde, crème anglaise, ventre grognon et sauce], Michael Rosen, ill. Quentin Blake, Londres, Bloomsbury, 2007. ISBN 978-0-7475-8738-5

The Missing: The True Story of my Family in World War II [Les disparus : l'histoire vraie de ma famille durant la Seconde Guerre Mondiale], Michael Rosen, Londres, Walker Books, 2020. ISBN 978-1-4063-8675-2

On the Move. Poems About Migration [Prendre la route. Poèmes sur la migration], Michael Rosen, ill. Quentin Blake, Londres, Walker Books, 2022. ISBN 978-1-4063-9370-5

Sticky McStickstick : The Friend Who Helped Me Walk Again [Collant McCannecanne : l'ami qui m'a aidé à marcher de nouveau], Michael Rosen, ill. Tony Ross, Londres, Walker Books, 2022. ISBN 978-1-5295-0324-1

What is Poetry? The Essential Guide to Reading and Writing Poetry [Qu'est-ce que la poésie ? Le guide essentiel pour lire et écrire la poésie], Michael Rosen, ill. Jill Calder, Londres, Walker Books, 2016, 2025. ISBN 978-1-8442-8763-5

Les livres de Michael Rosen dans le catalogue de la BnF (consulté le 24/09/2026)

Étiquettes

Hans Christian Andersen Award écriture Michael Rosen